Finale de la CAN : Ambiance des grands soirs - Le 18e du Mois

15 avril 2024

FINALE DE LA CAN : AMBIANCE DES GRANDS SOIRS

Les Éléphants, l'équipe ivoirienne du capitaine Max-Alain Gradel, un enfant du 18e, ont battu les Super Eagles, l'équipe du Nigéria, en finale de la Coupe d'Afrique des nations. Nous avons vécu cet événement dans un restaurant de la Goutte d'Or.

Dimanche 11 février, tout le continent africain retient son souffle. Après un mois de compétition, la 34e édition de la Coupe d'Afrique des nations (CAN) doit rendre son verdict. Un événement footballistique qui passionne aussi en France, notamment dans les quartiers de forte immigration, comme la Goutte d'Or. Vers 20 heures, une heure avant le début du match, les rues du quartier sont encore plus animées qu'à l'accoutumée et de nombreux magasins, même non alimentaires, sont restés ouverts. Flottent les drapeaux de différents pays et en premier lieu celui de la Côte d'Ivoire, le pays organisateur de la CAN.

« Ce sont des miraculés »

Au restaurant maghrébo-africain Youpi Hours, au croisement des rues Marcadet et des Poissonniers, il ne reste plus de places assises. Autour d'un demi, chacun y va de son pronostic. Babacar, un grand Sénégalais, la soixantaine, se dit déçu de l'absence de son pays, « *pourtant considéré comme favori* ». Il parie sur la victoire des voisins ivoiriens. Awa, une serveuse volubile, originaire elle aussi du Sénégal, encourage les Nigérians pour se venger de l'élimination de sa patrie par les mêmes Ivoiriens. Les supporters de ce pays sont nombreux. « Le vieux père », une expression ivoirienne marquant le respect dû à l'âge, préfère parler de la « *réussite* » des Éléphants plutôt que de la chance (les Ivoiriens ont connu une qualification difficile lors des phases de poules). À côté de lui, une jeune Antillaise, Ivoirienne de cœur, est sûre que son équipe va gagner. « *Ce sont des miraculés* », glisse-t-elle en référence au parcours de son équipe, arrivée en finale malgré deux défaites au cours des qualifications.

Pourtant, les miraculés commencent à nouveau mal la partie. Malgré une domination territoriale, les Éléphants encaissent un but de la tête à la demi-heure de jeu. Le capitaine des Ivoiriens, Max-Alain Gradel, qui évoluait dans sa jeunesse au club Championnet Sport dans le 18e avant de partir en Angleterre, doit motiver ses troupes. Mickaël, un Ivoiro-Centrafricain venu de Nice pour l'occasion avec son ami d'origine algérienne, ne cache pas un certain pessimisme : « *Ça va être dur. Maintenant que les Nigérians ont un but d'avance, ils vont simuler des fautes.* » Mais Kathy, une autre serveuse ivoirienne, y croit dur comme fer. « *Vous allez voir, les Éléphants vont gagner 2 à 1* », balance celle qui ne comprend pas pourquoi les Maliens et les Sénégalais, éliminés par les Éléphants aux tours précédents, ne supportent pas tous leurs voisins ivoiriens.

Rendez-vous à Château-d'Eau !

À mesure que la tension monte, les gens continuent à entrer et s'entassent au fond du restaurant. S'ils ne voient pas bien l'écran, ils participent à l'ambiance. Celle-ci devient explosive à l'heure de jeu quand les Ivoiriens égalisent d'un coup de tête. C'est de la folie dans le restaurant, d'autant que quelques minutes plus tard un retourné acrobatique d'un des Éléphants passe juste à côté des buts adverses. Ce n'est que partie remise : à dix minutes de la fin du match, Sébastien Haller offre d'un geste somptueux le but de la victoire au pays organisateur. Comme un clin d'œil à la résurrection ivoirienne, l'attaquant franco-ivoirien, né à Ris-Orangis, avait dû arrêter le foot pendant plusieurs mois, en 2022, pour vaincre un cancer des testicules.

Après ce but salvateur, le Youpi Hours plonge dans une ambiance survoltée. Malgré un dernier tir très dangereux des Super Eagles, la CAN est ivoirienne. « *Je vous l'avais bien dit* », jubile Kathy, pas peu fière d'avoir trouvé le score final exact. Au coup de sifflet final, c'est la délivrance. Dans la foulée, très vite, les Ivoiriens se rassemblent à Château Rouge. Une dizaine d'abord, puis une cinquantaine, une centaine… Maillot ou drapeau orange et vert, chants, cris, danses, selfies. Au bout d'une vingtaine de minutes, tout le monde descend le boulevard Barbès. Direction Château d'Eau, le rendez-vous des Africains à Paris, où plusieurs milliers de personnes, souvent jeunes, vont fêter une bonne partie de la nuit la 3e étoile ivoirienne dans cette CAN de toutes les passions.

Maintenant, rendez-vous en juin 2024 pour la CAN de la Goutte d'Or ! ●

NOËL BOUTTIER

Noël Bouttier

GRANDES-CARRIÈRES

LE NINJA DU QUARTIER, BIENTÔT EN LIBRAIRIE

Gorka Uztarroz cherche à éditer sa bande dessinée et lance une campagne de financement participatif pour imprimer le ninja de papier tout droit sorti de son enfance.

Le French ninja, édition papier du Ninja de la place de Clichy, que *Le 18e du mois* a publié entre 2021 et 2023, a besoin d'aide. L'auteur de cette bande dessinée, Gorka Uztarroz, lance une campagne de financement en ligne. Né dans le 18e, passage Lathuile, raconte dans ses vignettes une partie de son enfance : sa rencontre, à l'âge de onze ans, avec un maître ninjutsu aux méthodes de transmission peu orthodoxes.

Vêtu de la tenue noire et encagoulé tel un ninja, il est accompagné de son camarade de jeu Singe glouton, avec qui il tente d'apprendre à manier les nunchakus et à bondir en hurlant des « *kats* » assourdissants.

Quelque trente ans plus tard, l'enfant a grandi. Après avoir vécu plusieurs années au Brésil et au Pérou, il s'est réinstallé passage Lathuile il y a quatre ans. Le ninja n'est plus sa passion, le dessin l'a remplacé. Et si Gorka n'en a pas fait son métier – il travaille pour une entreprise qui organise des rapatriements médicaux – il réalise des bandes dessinées pour son plaisir et celui de ceux qui le suivent en ligne.

La place de Clichy en vignettes

« *Depuis tout petit je n'ai jamais cessé de dessiner,* explique-t-il. *Il m'est arrivé de vendre quelques dessins mais c'est surtout depuis le confinement que j'ai commencé à développer des projets.* » Il dessine de plus en plus souvent, le soir, dans le métro ou au cours d'une insomnie. « *J'ai vendu quelques images, pour des jeux de rôles,* poursuit Gorka. *Puis je me suis mis à travailler sur un projet un peu complexe quand je me suis remémoré cette expérience d'adolescent.* » Il teste ses sujets en diffusant des vignettes sur son compte Instagram. « *Le ninja était le sujet qui générait le plus de commentaires, alors je me suis concentré sur cette histoire.* »

Le tout forme aujourd'hui un ouvrage de 60 pages, qui n'attend plus qu'un éditeur et le soutien financier des lecteurs pour pouvoir être imprimé. Alors si vous aimez son trait, les ninjas ou…la place de Clichy, n'hésitez pas à cliquer sur sa page. ●

SANDRA MIGNOT

Participer à la campagne de financement : indiegogo.com/projects, le french ninja ou www.gorkauztarroz.com

AU LOUXOR, PASSATION DE PELLICULE

Depuis le mois de janvier, c'est une jeune femme, Manon Desseauve, qui dirige le cinéma le Louxor. Rencontre croisée entre elle et l'ancien directeur, Emmanuel Papillon. Un relais dans la confiance et l'enthousiasme.

Quel était le projet qui a animé l'équipe — Carole Scotta et Martin Bidou (de la société de production Haut et Court) vous, ainsi que la Ville de Paris (le cinéma est confié en délégation de service public) — au moment de l'ouverture ?

Emmanuel Papillon Depuis 1921, date de la construction du lieu, Le Louxor a toujours été un cinéma, sauf une courte parenthèse où il a été une boîte de nuit, avant de fermer en 1988. Le quartier, riche culturellement, n'avait plus de cinéma alors qu'on en comptait plus d'une vingtaine entre la place de Clichy et Barbès jusqu'au début des années 70. C'est un quartier où les gens habitent et ils ont besoin d'un cinéma à côté de chez eux. La réouverture du Louxor en 2013 a donc été une bonne chose. Le projet était d'en faire un cinéma d'art et d'essai d'exclusivités mais aussi de quartier, ce qui correspondait totalement à notre intention de programmer des films d'auteurs. Le cinéma, qui a toujours eu une qualité historique et architecturale majeure, a été plébiscité tout de suite par le public, d'abord par curiosité de découvrir un lieu qui avait été fermé pendant trente ans. Aujourd'hui, nous faisons en moyenne 5 000 entrées par semaine, ce qui est très bien pour un cinéma de trois salles.

On peut donc parler d'une réussite, tant sur le plan du public que celui du fonctionnement ?

Manon Desseauve Moi qui arrive, je suis hallucinée par le nombre d'entrées. Le lundi, quand je vois les chiffres du week-end, je trouve cela absolument formidable pour un trois salles, avec un public très divers ! On y rencontre tous les âges, beaucoup de jeunes, ce qui est un peu la cible des cinémas d'art et d'essai.

E.P. Le Louxor est souvent la meilleure salle de France sur les films indépendants et le premier cinéma de France pour les films d'art et d'essai sur trois écrans. Bien sûr, on est à Paris, dans un quartier très dense en termes de population, à cheval sur trois arrondissements et sans concurrence. Mais au-delà de ça, il y a une politique tarifaire assez volontariste, en particulier pour les moins de 26 ans, maintenant identifiée.

M.D. Surtout, le cinéma attire les jeunes parce qu'il est le fruit d'un travail de longue haleine effectué par l'équipe, en particulier Stéphanie Hanna, la directrice adjointe. Il est quasiment impossible d'avoir une matinée sans scolaires et on accueille les centres de loisirs tous les jours pendant les vacances. Il y a d'ailleurs un travail global en direction de la jeunesse dans le quartier, je m'en suis rendu compte au contact des associations, notamment les Enfants de la Goutte d'or et Accueil Goutte d'or. En parallèle, la programmation faite par Martin Bidou, directeur et associé de Haut et Court, est extraordinaire, avec à la fois du jeune public, du patrimoine, des séances accompagnées. La qualité est là et très diversifiée. Je suis trop heureuse d'être ici !

E.P. Oui, toutes les écoles de la Goutte d'or viennent au Louxor parce qu'elles sont inscrites au dispositif d'éducation à l'image, grâce aux équipes pédagogiques très costaudes dans le quartier. Et tout cela a bien fusionné.

Thierry Rochon

Pourtant, tout le monde parle de la mort du cinéma face aux autres supports numériques, notamment les plateformes de streaming ou de VOD.

M.D. Le cinéma n'a jamais aussi bien marché. Les entrées sont formidables depuis la fin du Covid, les gens reviennent en salle. Dès qu'apparaît une nouveauté technique audiovisuelle, on annonce la mort du cinéma. Il fut un temps c'était la télé, aujourd'hui c'est la VOD et le streaming. C'est vrai que ce sont de nouveaux enjeux mais c'est ce qui fait que ce secteur est vital. Les gens sont de mieux en mieux équipés chez eux, mais ils n'auront jamais un écran aussi grand que celui d'une salle. C'est aussi l'un des rares endroits où l'on déconnecte, on ferme son portable, les lumières s'éteignent, on est juste devant le film et on peut en discuter après… c'est précieux pour les gens. Le cinéma est en pleine forme !

Est-ce rare pour une femme de diriger un cinéma ?

E.P. Il y a plus de femmes que d'hommes ! La Fédération nationale des cinémas français a fait des statistiques sur la représentativité et c'est ce qui en ressort. Les femmes à Paris, dans les salles d'art et d'essai, ont eu un rôle moteur après la Deuxième Guerre mondiale, souvent des femmes issues de la Résistance. C'est un métier qui n'est pas physiquement pénible et qui a trait à la culture, un domaine où les femmes étaient plus investies, comme Simone Lancelot [pionnière des cinémas d'art et d'essai et qui dirigeait le Montcalm dans le 18e] ou Mme Renavand pour les salles historiques du Quartier latin comme Le Champollion.

Comment s'est déroulée la passation entre vous deux ?

M.D. J'ai été accueillie de façon très bienveillante par l'équipe, pour la plupart présente depuis l'origine. Il règne ici un véritable amour du Louxor. C'est cette passion, mêlée à la compétence, qui crée le lien avec l'histoire du lieu. Je suis certaine que les gens du quartier qui fréquentent le cinéma connaissent toutes les personnes de l'accueil. Ce qui est drôle, c'est qu'en 2013, lorsque le cinéma a ouvert, j'étais à la faculté et j'ai rédigé mon mémoire sur le Louxor. C'était écrit ! ●

PROPOS RECUEILLIS PAR DOMINIQUE BOUTEL

* La Fémis est l'école nationale supérieure des métiers de l'image et du son, située 6 rue Francoeur dans le 18e.

Parcours croisés

Emmanuel Papillon fait partie de l'équipe qui a réouvert le Louxor en 2013 et créé le nouveau cinéma. Venu du monde des ciné-clubs, il fait ses preuves dans la distribution puis prend la responsabilité d'un cinéma à Tremblay-en-France durant une vingtaine d'années. Peu après être nommé à la direction du département distribution-exploitation à la Fémis*, on lui propose alors la gestion du Louxor. Une tâche qu'il accomplit remarquablement pendant onze ans, avant de céder sa place début 2024. Celle qui lui succède, Manon Desseauve, 34 ans, a grandi en partie dans le 18e arrondissement. Parallèlement à ses activités de vidéaste, elle a créé un festival de cinéma philippin qui lui a fait découvrir le goût du contact avec le public. Elle s'est alors naturellement orientée vers le poste de directrice de salles : un cinéma d'art et d'essai à La Rochelle, un multiplex à Beauvais et, de 2019 à 2023, le cinéma Les 7 Batignolles dans le 17e arrondissement de Paris.

- Emplacement :

Votre recherche

- Adresse de cet article : http://www.gouttedor-et-vous.org/Finale-de-la-CAN-Ambiance-des-grands-soirs-Le-18e-du-Mois